Langue et littérature hébraïques médiévales et modernes en Occident

**Langue et littérature hébraïques médiévales et
modernes
en Occident**

Conférences de l'année 2012-2013

Jean-Pierre Rothschild

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/ashp/1570>

DOI: 10.4000/ashp.1570

ISSN: 1969-6310

Publisher

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Printed version

Date of publication: 1 September 2014

Number of pages: 41-43

ISSN: 0766-0677

Electronic reference

Jean-Pierre Rothschild, "Langue et littérature hébraïques médiévales et modernes en Occident", *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [Online], 145 | 2014, Online since 28 November 2014, connection on 06 July 2021. URL: <http://journals.openedition.org/ashp/1570> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/ashp.1570>

LANGUE ET LITTÉRATURE HÉBRAÏQUES MÉDIÉVALES ET MODERNES EN OCCIDENT

Directeur d'études : M. Jean-Pierre ROTHSCILD

Programme de l'année 2012-2013 : I. *La systématisation rétrospective de l'exégèse rabbinique.*
— II. *Versions concurrentes et versions révisées de traductions médiévales.*

I. *La systématisation rétrospective de l'exégèse rabbinique*

Nous avons indiqué dans le rapport de l'année dernière comment des exégètes bibliques juifs du XIX^e siècle, imbus d'idées modernes bien qu'ils entendissent défendre la tradition, se livraient à une reconstitution de celle-ci comme entièrement fondée sur des principes d'une rationalité toute scientifique, et nous nous étions proposé de rechercher dans les travaux d'exégèse et les instruments de travail du Moyen Âge et des Temps modernes des témoignages effectifs de cette rationalité, même si les enjeux auxquels ils répondaient n'étaient pas ceux de la philologie et encore moins de la critique modernes. La démonstration en a souvent été faite à propos de grands exégètes tels que Rachi et l'école littéraliste française, le Provençal David Kimhi, Abraham Ibn Ezra. Nous avons voulu examiner cette année quelques instruments de travail anonymes qui témoignent du caractère partagé de cette méthodologie et avons travaillé assez longuement sur le *Mikhlal yofi* (« Perfection de beauté », d'apr. Ps. 50,2 ; à ne pas confondre avec les ouvrages de même titre, plus répandus, de Samuel Tsartsa, de teneur philosophique, de Juda Messer Leon, œuvre de logique, et du karaïte Kaleb Afendopoulo), que nous avons lu dans le manuscrit unique d'Oxford, Bodleian Library, Oppenheim Add. 4^o 5 (n^o 1509 du catalogue de Neubauer). Il s'agit d'un vocabulaire hébreu-allemand (en caractères hébreux) des mots rares de la Bible, lesquels comportent aussi soit des définitions en hébreu, soit des renvois à d'autres versets où le sens est plus manifeste, que l'auteur anonyme indique avoir composé pour son élève Samuel b. Abraham Segal Adelkind, dont nous ignorons s'il est apparenté au fameux imprimeur contemporain, Padouan d'origine allemande, Israel (Cornelius) Adelkind. La section des « cinq Rouleaux » (Cantique, Rut, Lamentations, Ecclésiaste, Esther) en est datée du début du mois d'*adar* [5]306 (printemps 1546), celle du livre d'Esdras du 7 *shebhat* [5307] (hiver 1546-1547). En quelques endroits (par ex. au début de la péricope de Noé, f. 2v), des traductions en italien ont été ajoutées, en caractères latins cette fois, d'une main à l'aise dans cet alphabet que nous hésitons à tenir pour identique à la main hébraïque. L'examen des définitions et renvois à d'autres passages auquel nous avons procédé pour les premières péripopes de la Genèse (f. 1 *sqq.*) et pour le début du psautier (f. 223 *sqq.*) révèle une affinité avec les commentaires classiques de Rachi et d'Abraham Ibn Ezra. On paraît donc avoir affaire à un instrument de travail assez élémentaire, quoiqu'exécuté longuement et avec soin sur un manuscrit de grand format, qu'on peut supposer destiné au jeune enfant d'une famille fortunée. Instrument qui procède, certes, d'une démarche méthodique appliquée avec constance,

mais qui n'est pas en soi porteur de nouveauté créative. Pour tenir compte d'un public plus orienté cette année vers les interprétations doctrinales, nous n'avons pas étudié les autres instruments du même type que nous nous étions proposés et avons surtout travaillé sur des textes qui se rattachaient à notre second thème annoncé.

II. Versions concurrentes et versions révisées de traductions médiévales

Le manuscrit d'Oxford, Reggio 21 (2232 du catalogue de Neubauer) contient un ensemble de courts textes dus à l'érudit provençal des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles Isaac Nathan. Ce personnage, naguère étudié en tant que notable fortuné de la communauté juive d'Arles et que représentant d'un milieu fortement affecté par un processus de conversions au christianisme¹, manifeste dans ses écrits, entre autres, le même mélange de fascination pour le modèle intellectuel chrétien et de volonté d'en tirer parti au profit du judaïsme et de poser fermement la différence de celui-ci² qui s'observe à la même époque dans le judaïsme espagnol. En particulier, il donne dans le *Me'ameš koah* (« Le Persévérant », conservé dans quatre mss : Moscou, Bibl. nationale de Russie, Günzburg 29/258 et 113 ; New York, JTS 2504 ; Reggio 21) un exposé systématique des vices et des vertus sur le modèle avoué des traités chrétiens, en usant d'une justification tout à fait analogue à celle de Meir Alguadez traduisant en Espagne l'*Éthique* à Nicomaque vers 1400 : la Torah offre avant tout une doctrine morale, mais il se trouve qu'elle est dispersée parmi les parties narratives, de telle sorte que le public la perçoit incomplètement ; quant à l'*Éthique*, précisément, elle est elliptique et difficile (ce qu'avait aussi noté Alguadez dans sa préface) : aussi l'auteur a-t-il pris modèle sur ce qui se trouvait non plus chez Aristote, mais dans la théologie morale chrétienne, parce qu'il convient que cette matière, pour toucher son public, soit exposée de manière explicite et agréable à lire, à la manière des écrits des maîtres de morale (Isaac Nathan pense sans doute ici aux poètes hébreux de tradition arabe comme Salomon Ibn Gabirol). Il ne s'agit donc pas à proprement parler, ici, d'une traduction refaite, mais d'un projet intellectuel réitéré sur la base d'autres textes, celui qui a déjà été employé étant inadéquat. Isaac Nathan recherche les raisons pour lesquelles la littérature morale a été négligée en Israël et en assigne deux, l'une valant apologie du judaïsme, l'autre implicitement critique : l'appauvrissement de l'ancienne langue hébraïque, dont ne demeure que la Bible pour tout monument littéraire, a entraîné la perte du vocabulaire précis des vertus et des facultés en général ; d'un autre côté, le fait que telle disposition du caractère soit tantôt bonne et tantôt mauvaise (exemples très aristotéliens de la jalousie, passion funeste ou bon zèle ; de la fierté ; du courage), ce que l'on voit chez Aristote et que la pensée morale antérieure du judaïsme n'aurait pas reconnu. On note la désignation inhabituelle et singulièrement complaisante dont il use dans sa préface pour désigner les chrétiens, *ba'aley ha-emunah he-ḥadashah*, « les tenants de la foi nouvelle », et sa récupération explicite, unique à notre connais-

1. Louis Stouff, « Isaac Nathan et les siens. Une famille juive d'Arles des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècle », *Provence historique*, 37, 150 (1987), p. 499-512 ; Danièle Lancu-Agou, « Une vente de livres hébreux à Arles en 1434. Tableau de l'élite juive arlésienne au milieu du ^{xv}^e siècle », *Revue des études juives*, 146 (1987), p. 5-62.

2. V. Ram Ben-Shalom, « A Minority Looks at the Mendicants: Isaac Nathan the Jew and Thomas Connecte the Carmelite », *Journal of Medieval History*, 30 / 3 (2004), p. 213-243.

sance, des sept péchés capitaux (*shebha' haṭ'ot mawwet*) qui sont comme des genres desquels relèvent tous les interdits de la Torah. Si cet ouvrage qui renouvelle le projet de Meir Alguadez paraît proche jusqu'à la complaisance – ou la conversion possible – des modèles chrétiens, Isaac Nathan a manifesté ailleurs la volonté de fournir un instrument propre à tenir tête aux chrétiens dans la controverse, et ce n'est autre que la première concordance biblique juive, *Me'ir netibh* (« Celui qui éclaire le chemin »). Toutefois, là encore règne une certaine ambiguïté car, de manière non explicite, il consacre une bonne partie de son introduction (lue dans l'édition de Venise, Bragadin, [5]324 [1544/5]) à une enquête sur le statut de la théologie qui, si elle diffère considérablement dans le détail de celle de Thomas d'Aquin en tête de sa *Somme de théologie*, à laquelle nous l'avons comparée, manifeste une communauté très étroite de questionnement avec ce type de prologue universitaire, en même temps qu'une maladresse dans le traitement technique des aspects philosophiques de ces questions, dont voici la liste : si la théologie est une science ; accordé qu'elle est une science, si elle est théorique ou pratique ; accordé qu'elle est théorique, à quel type de discours théorique elle se rattache : démonstratif, dialectique, rhétorique, poétique ou mixte ; quel est le sujet de cet art ou de cette science ; si elle démontre ses principes ou les reçoit d'autres arts ou sciences ; quels sont ses modes de démonstration selon les trois premières questions. Les références autres que bibliques sont peu nombreuses, on en relève une au Talmud et une à Maïmonide. C'est ainsi que le projet de constituer dans le judaïsme le pendant de la théologie chrétienne, dont nous avons signalé à diverses reprises quelques velléités en Espagne à la même époque ou à peu près (chez Haïm b. Musa, Joseph ibn Shem Tov, au siècle suivant chez Salomon Almoli)¹, trouve ici sa réalisation embryonnaire (puisque ce morceau imité des prologues de la théologie chrétienne a peu de rapport avec la concordance qu'il introduit) sous la forme d'un morceau de théologie philosophique, ou pour mieux dire, de métaphysique. Toutefois, le recueil de Reggio 21 contient des textes de nature théologique à objet plus circonscrit, comme le *Magid mishneh* (f. 96rv) sur la raison des répétitions dans le texte biblique, et le *Limmudey ha-Shem* (f. 101-102) sur les divers sens du terme désignant en hébreu l'étude, qui ont été lus eux aussi à l'occasion des conférences, ou encore des morceaux sur la justice divine, les attributs ou les noms divins, ou, objet d'une étude en cours de M. Ben-Shalom, le personnage de Job. C'est ainsi qu'Isaac Nathan, auteur exceptionnel à plus d'un titre, est allé beaucoup plus loin sur la voie d'une théologie juive de nature non kabbalistique qu'aucun auteur juif à son époque, mais qu'il manifeste aussi une proximité, exceptionnellement prononcée dans cette époque de contacts évidents, envers les méthodes intellectuelles chrétiennes, ce dont témoigne entre autres sa modification du projet d'une éthique juive systématique imitée des nations sur un modèle qui n'est plus celui de la philosophie d'Aristote mais de la théologie morale chrétienne.

1. En dernier lieu, J.-P. Rothschild, « La philosophie dans la prédication du judaïsme espagnol du xiii^e au xvi^e siècle », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 98 (2014), à paraître.